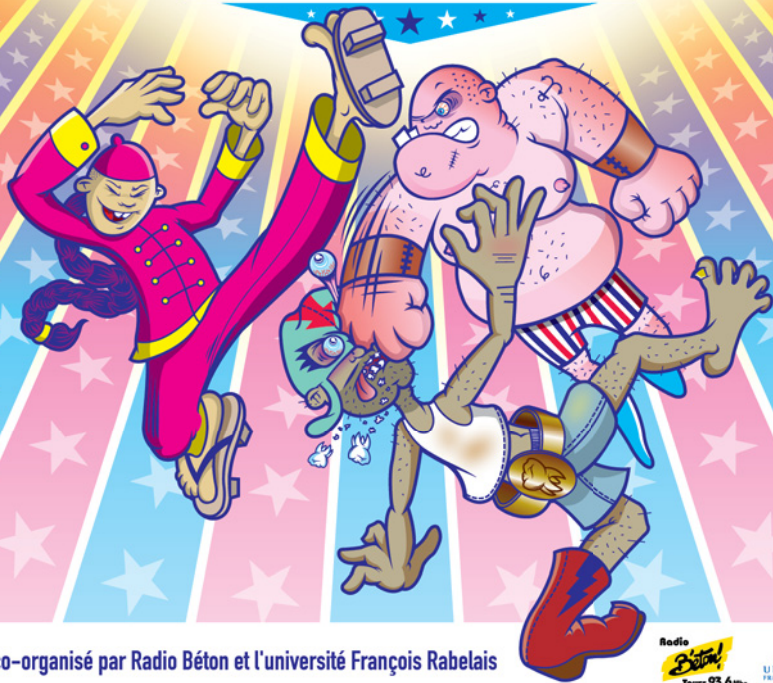


PRIX ROCK ATTITUDE 2012

SPORT DE COMBAT

PAR MICHEL DOUARD



co-organisé par Radio Béton et l'université François Rabelais

Radio
Béton
Tours 93.6 MHz

UNIVERSITÉ
FRANÇOIS - RABELAIS
UNIVERSITY OF TOURS

Sport de combat

Nous sommes sur le point d'émerger du long tunnel qui relie notre vestiaire au champ de bataille, quand le staff de commandement nous ordonne de stopper et de patienter.

Au loin, nous entendons de puissantes clameurs. Le public s'impatiente dans les tribunes sécurisées. Ceux qui peuvent se payer le billet pour les combats « live » ne sont pas les premiers venus. Il y a des célébrités dans les gradins. Des actrices qui se protègent du soleil avec des ombrelles, des grands capitaines d'industrie en tenues décontractées, des artistes en vogue à lunettes noires. Face à un écran de plus de 100 mètres de large, ces privilégiés vont suivre la rencontre avec explosions en toile de fond. Le must. Le grand frisson sportif. Les autres bouffent du pop corn devant l'écran de leur salon.

On interrompt la diffusion de notre hymne.

Les Boliviens ne sont-ils pas prêts.

Gros Luc enlève son casque et lâche un chapelet d'injures à l'attention de nos adversaires, « ces putains de gominés » qui, d'après lui, manquent de la plus élémentaire correction.

Gros Luc est sous mes ordres, mais surtout sous les ordres de ses sponsors. D'abord parce que Gros Luc mesure deux mètres dix pour cent trente kilos et que je n'ai jamais vu quelqu'un lui donner « vraiment » un ordre. Ensuite parce que si je suis son supérieur hiérarchique dans les registres du Bataillon National, il est depuis plus de six mois numéro un mondial. Une position

très éphémère dans notre discipline, la Guerre Nouvelle. Une discipline spectaculaire qui est née de la peur d'une quatrième guerre mondiale. Quand après la énième crise boursière, les nations les plus belliqueuses avançaient le menton et que le continent américain était prêt à en découdre avec tout ceux qui se présentaient, Adam Soller, membre des Nations Unies, mais aussi actionnaire majoritaire de Canal Global, a exposé une idée simple : « Tuer et se faire tuer, c'est l'affaire des militaires, et seulement des militaires ». Ce petit malin a aujourd'hui sa statue dans presque toutes les villes du monde. C'est mérité, car personne n'a jamais fait autant d'heureux d'un coup. Il a proposé qu'en cas de conflit, ce ne soit plus deux pays qui s'affrontent, mais leurs équipes de professionnels. Comme dans le cadre d'une rencontre sportive. Cette idée méritait d'être examinée.

Partout, des voix se sont élevées, grondantes de protestations, vibrantes de morale, étranglées d'indignation devant la perspective de patriotes transformés en supporters. Moi qui étais déjà militaire à l'époque, qui avait vécu une campagne au Moyen-Orient, j'avais une idée assez précise de ce qu'enduraient les civils en temps de guerre et je ne voyais pas l'intérêt que tout le monde en bave. Je ne me gênais pas pour le dire, à la caserne comme dans les dîners entre amis. Est-ce qu'on demande son avis à l'ensemble d'une population avant de la jeter dans la tourmente et le deuil ? Quelques types, même élus démocratiquement, peuvent-ils assumer une telle responsabilité, qu'il s'agisse d'attaquer ou de se défendre ? Est-il rentable de consommer massivement dans ces batailles le peu de ressources encore disponibles et d'infliger de nouvelles plaies à notre planète ? Puisque la guerre est inévitable, puisqu'elle est en l'homme, pourquoi ne pas la

faire raisonnablement ? Et surtout, et là je clouais le bec au plus enflammé : au nom de quoi des enfants devraient-ils continuer à souffrir des conséquences de décisions qu'ils ne sont pas en mesure de prendre ni de contester ?

Et je n'étais pas le seul à poser ces questions. Devant l'inéluctabilité de la guerre, ce nouveau mode de règlement des conflits avait séduit le plus grand nombre. Il allait nécessiter de faibles investissements pour générer un maximum de retours. Ce concept pouvait éviter une guerre mondiale, mais aussi optimiser la marge nette. Une partie de l'élite a saisi sa chance d'en croquer. Des industriels, des hommes de média, et même certains politiques, ont ainsi « milité », sous couvert de leur amour des générations futures, pour une solution qui allait servir avant tout leurs intérêts. L'idée initiale de la Guerre Nouvelle a été détournée en moins de temps qu'il ne faut pour tourner un spot de propagande. La guerre allait être totalement professionnalisée, télévisée, sponsorisée. L'opinion publique est allée dans le sens des affaires. La perspective d'une quatrième guerre mondiale terrifiait les populations aisées du globe, et cette « Guerre Nouvelle » donnait de l'espoir aux affamés. Le désir de faire du profit n'a jamais eu plus noble excuse. On a organisé des référendums dans tous les pays. Le résultat mondial a été OUI, évidemment. J'ai également voté OUI, sans même savoir que l'on pensait à moi pour intégrer le Bataillon National. J'avais vécu la guerre et elle ne m'avait pas rendu fou. Mes états de services étaient bons et ils m'ont jugé assez photogénique dans mon genre. La conjoncture économique était épouvantable et j'étais surendetté. J'ai signé sans comprendre que les conflits allaient se multiplier, jusqu'à s'apparenter pour chaque pays à une saison de football.

Quand nous gagnons, nous sommes des superstars. Vainqueur ou non, notre salaire dépasse l'entendement.

Aujourd'hui, c'est notre quatrième rencontre de l'année. Et le motif de sa déclaration m'échappe. Le tunnel vibre d'une peur agressive et pue la sueur acide. Nous sommes contraints à un surplace glaçant. Trois cents paires de chaussures de combat piétinent le béton. À travers la cloison, dans le couloir parallèle, on perçoit le grondement de nos blindés, eux aussi au point mort. J'imagine l'angoisse de leurs occupants engoncés dans l'acier. Je me tourne vers l'arrière de notre colonne. Les hommes sont de plus en plus agités, mais silencieux, yeux rougis, pupilles dilatées. Nombreux sont ceux qui gobent un micron de plus ou qui se tracent une ligne de war dust sur la crosse de leur arme.

Un lieutenant gueule à s'en déchirer la gorge :

– Gardez la haine !

Et puis un nouveau contretemps retarde notre sortie de près d'une demi-heure. Des manifestants anti Guerre Nouvelle ont paraît-il envahi le terrain. Sur le ton de la plaisanterie, Gros Luc préconise qu'on y aille quand même, qu'en entendant les premières balles siffler à leurs oreilles, « ces pacifistes de merde rentreraient chez eux avec le froc trempé ».

Je hausse les épaules, mais comme lui, j'ai hâte d'y aller. Qu'on en finisse pour aujourd'hui, ou pour toujours. Cette attente claustrophobe devient insupportable.

Et puis notre Général hurle enfin sa formule rituelle :

– Il va y avoir du sport !

Une ovation sauvage lui répond.

Dehors, nous découvrons les Boliviens déjà alignés face aux caméras, le menton à l'horizontal. Avec des aboiements hystériques, leurs chefs de section les exhortent à se dépasser et à jouer collectif. À ne pas se laisser impressionner par une bande de pédales surpayées. À nous massacrer sans crainte.

Et dès le premier coup de sirène, c'est ce qu'ils font.

Ce sont des blocs glacés de détermination qui défoncent nos lignes, et leurs blindés légers surgissent derrière nous sans que je comprenne comment, nous coupant toute retraite, lâchant dans l'air des nuées de balles traçantes grosses et bruissantes comme des sauterelles africaines.

En moins d'une heure, nous perdons environ 150 hommes, tués ou hors de combat. Lors d'une accalmie de coups de feu, des sifflets et huées nourris me parviennent des tribunes.

Et puis nous bougeons d'une position à l'autre, au gré des ordres radio, sans qu'on nous prenne pour cible pendant un bon moment. Je traîne alors trois équipiers avec moi. Gros Luc, Franck, et Roger, un Guadeloupéen qui n'arrête pas de jurer parce que c'est son île natale qui est en jeu aujourd'hui. Je sais maintenant pourquoi on se bat. Nous bougeons sans essayer un tir pendant une bonne demi-heure. Jusqu'à ce petit bois. Un petit bois où nous sommes censés nous regrouper avec ce qu'il reste de quatre autres sections. Nous n'avons pas le temps de nous compter que nous sommes pris entre deux feux. Entre les rafales des Boliviens et les tirs de notre propre artillerie qui pilonne le secteur au petit bonheur la chance.

Un éclair blanc, un craquement surpuissant, et un fracas enflammé se propage

à hauteur d'homme sur cinquante mètres, comme le souffle d'un dragon. À plat ventre, encore vivants, nous sommes en enfer. Mon petit groupe jaillit du bois plus vite que les autres, et à plus de deux cents mètres du brasier, plonge dans un cratère d'obus boueux. Mon visage et mes bras sont lacérés, j'ai perdu une chaussure de combat. En lisière du petit bois, je peux voir une équipe vidéo en train de filmer les fantassins retardataires qui crament. À l'Est, la 2^e division blindée bolivienne prend position pour passer à l'offensive finale sur notre QG.

Échec et mat.

On prend la bralée de la saison.

Je me dis qu'on est aussi bien au fond de notre trou. D'autant qu'à y regarder de plus près, je me rends compte que Franck a la main gauche arrachée.

Il s'évanouit. L'Antillais lui fait un shoot d'adrénaline dans le thorax, lui colle des claques. Franck rouvre un œil, et replonge.

– Et nos avions, ils sont où ? – me demande Gros Luc en se hissant prudemment à mes côtés, hors de terre.

Je l'informe qu'il ne faut pas compter dessus dans l'immédiat. Nos deux derniers jets ont écopé d'une pénalité de vingt minutes pour refus de combat. Ils sont hors-jeu.

Gros Luc se laisse glisser en arrière sur le ventre. Moi aussi.

J'estime que Franck est mort maintenant. Roger me scande des trucs en créole à quelques centimètres du visage. Je crois voir les crocs d'un chien claquer. Il perd la tête. Il a mal dosé sa dope. C'est un art de doser, de ne pas être trop

gourmand. Mais quoi qu'il en soit, il faut être défoncé. On ne peut pas être soumis aux mêmes règles qu'un haltérophile ou un sprinter. De tout temps, les troufions sont partis à l'assaut chargés comme des mulets. La question n'a pas retenu très longtemps l'attention des vénérables membres de la Fédération Internationale : si l'on voulait éviter que la Guerre Nouvelle se transforme en réunion de tire-au-cul terrorisés ou de cinglés mal défoncés, il fallait autoriser le dopage et donner à chacun les moyens chimiques de se jeter dans la mêlée avec un courage sur commande et un niveau de réflexe irréprochable. La recherche a donc rapidement fait progresser la qualité des drogues. Avec les microns, de petites pilules noires, ou encore avec la war dust, une poudre verte à sniffer (donc moins pratique), la peur, la fatigue et le dégoût s'atténuent considérablement et les performances physiques sont nettement optimisées. En moins de trois minutes : confiance, violence euphorique, sensation d'invincibilité, capacité à repousser ses limites sans jamais tomber dans les vapes. On recommande tout de même de limiter les prises aux périodes de combat et d'éviter les mélanges avec l'alcool. Ces substances sont d'ailleurs exclusivement prescrites par les soigneurs. Pour la plupart, ces derniers arrondissent leurs fins de mois en fournissant ceux qui veulent s'amuser dans le privé. Certains, comme Gros Luc, sont clients et prônent la légalisation. Pour ma part, je doute qu'être sous l'empire de ces trucs dans un restaurant ou une chambre à coucher soit totalement dénué de risque. J'ai vu des bagarres en discothèque dégénérer en boucherie, et des épouses ou petites amies connaître des fins de soirée terrifiantes. Cela dit, je constate que cette dope peut aussi s'avérer problématique dans le cadre d'une compétition. Roger tente en effet

de s'arracher les cheveux en gémissant fort. Gros Luc lui demande de la fermer. Il ne la ferme pas. Gros Luc l'agrippe par le col et presse son front contre le sien en grognant. L'Antillais la ferme.

Je m'apprête à lancer un appel radio pour savoir si l'on peut être évacués, malgré la débâcle, quand ça crachote dans mon casque.

– sec...2, répon... Ici QG, ...ion 2...

– Section 2 à QG. Je vous reçois 1 sur 5. Nous sommes coincés à environ 2 km 500 à l'ouest de chez vous. Plus de matériel puissant, trois hommes seulement avec moi, dont un blessé grave. On reste à couvert.

– Négatif sec...on 2, vous ret...nez au bois.

– Pourquoi faire ?

– On a besoin de 15...utes de diversion avec les blindés. Les images de Canal Global nous signalent la...sence d'armes anti-chars abandonnées sur place.

– Je ne vous entends plus QG.

– Foutez-vous...core de ma gueule, et vous n'all...pas être déçus des sanctions.

Gros Luc chantonne « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés ».

Je ne vois personne entre nous et le bois calciné. Les blindés sont loin.

Je dis à Gros Luc que c'est maintenant ou pas du tout. Nous sortons comme deux fous, abandonnant Roger et Franck au fond du trou. Nous cherchons fébrilement les fameuses armes, pliés en deux comme si ça limitait les risques de se ramasser un projectile. Un drone de Canal Global se place en vol stationnaire, bourdonnant au-dessus de nos têtes, ses caméras braquées comme des mitrailleuses. Du coup, nous rampons carrément. Et je mets la main sur un tube anti-char. Je le regrette aussitôt. Le cran de sûreté n'est même

pas abaissé. Son propriétaire a dû juger plus confortable de courir léger. Nous restons à plat ventre, Gros Luc plaque ses mains sur ses oreilles et j'ajuste un blindé dans la mire électronique en me disant que je tremble trop et qu'il est trop loin pour que je tape dedans.

Le mini-missile fuse pourtant selon une trajectoire parfaite, que nous suivons des yeux la bouche ouverte.

En plein dans le mille.

Le véhicule et tous ses occupants volent en éclats. On n'en revient pas.

Les autres blindés font volte-face et envoient une volée de gros pruneaux dans notre direction. Ils ne nous ont pas encore précisément localisés et les obus s'abattent à une cinquantaine de mètres. Nous ne bougeons pas une oreille sous la lourde pluie de boue et de cailloux.

Deux tanks se détachent du groupe et avancent vers l'endroit où nous tentons vainement de nous enfoncer dans le sol. Mes couilles sont réduites à deux raisins secs.

La puissante sirène de fin de partie retentit alors.

Notre QG vient de se rendre.

Nous nous relevons, levons les bras.

Les chars s'immobilisent.

Les tankistes boliviens descendent et nous échangeons nos plaques numérotées en nous tapant sur les épaules.

Nous sommes tous très heureux de rentrer aux vestiaires et de prendre une bonne douche.

Merci

aux membres du jury :

Yamina BENAHMED DAHO, présidente du jury,

Céline Gitton de la Médiathèque François-Mitterrand,

Hervé Meurgues, Violette Angé et Céline Métails de Radio Béton,

*Martine Pelletier, Jean-Pierre Conin et Frédérique Curiez
de l'université François-Rabelais.*

Merci

*au comité de lecture et à toutes les personnes
qui se sont investies dans ce projet.*



Avec le soutien de la Bibliothèque Municipale

Une nouvelle originale de

Michel Douard

lauréat du concours de nouvelles organisé par

l'Université François-Rabelais

et Béton! 93.6

Enregistrée dans les studios de
Radio Béton

réalisation

**Guillaume
et Mathieu**

avec la voix de

Sam Tach

musique

Thackery Earwicket

visuel

Nicotcha - Les réclames

